

Concours National 2006-2007 de la Résistance et de la Déportation

THÈME

Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi

PARTICIPATION

Le concours est ouvert aux élèves des établissements publics et privés sous contrat ainsi qu'à ceux des établissements d'enseignement agricole, des établissements relevant du ministère de la défense et des établissements français de l'étranger.
Voir B.O. Education nationale n° 17 du 27 avril 2006.

Catégories de participants	Types d'épreuves, durée et dates	Observations
1^{re} catégorie Classes de tous les lycées	Vendredi 23 mars 2007 Réalisation d'un devoir individuel en classe, sous surveillance, sans documents personnels. Durée 3h30	Sujets choisis par un jury départemental. (Pour les établissements français de l'étranger, rattachement à l'I.A. dont ils dépendent pour le baccalauréat). Travaux à transmettre aux inspecteurs d'académie, directeurs des services départementaux de l'Éducation nationale pour le vendredi 30 mars 2007 au plus tard.
2^e catégorie Classes de tous les lycées	Travail collectif portant sur le thème et pouvant recourir à différents types de supports (dossier, cédérom, cassettes audio et vidéo, etc.). Aucun travail individuel n'est admis. Date de remise: vendredi 30 mars 2007	Envoi aux inspecteurs d'académie, directeurs des services départementaux de l'Éducation nationale (date limite: vendredi 30 mars 2007). Les établissements français de l'étranger adresseront directement les travaux collectifs au ministère de l'Éducation nationale.
3^e catégorie Collèges classes de 3 ^e	Vendredi 23 mars 2007 Rédaction d'un devoir individuel en classe, sous surveillance, sans documents personnels. Durée 2h30	Sujet choisi par un jury départemental. (Pour les établissements français de l'étranger, rattachement à l'I.A. dont ils dépendent pour le baccalauréat). Travaux à transmettre aux inspecteurs d'académie, directeurs des services départementaux de l'Éducation nationale pour le vendredi 30 mars 2007 au plus tard.
4^e catégorie Collèges classes de 3 ^e	Travail collectif portant sur le thème et pouvant recourir à différents types de supports (dossier, cédérom, cassettes audio et vidéo, etc.). Aucun travail individuel n'est admis. Date de remise: vendredi 30 mars 2007	Envoi aux inspecteurs d'académie, directeurs des services départementaux de l'Éducation nationale (date limite: vendredi 30 mars 2007). Les établissements français de l'étranger adresseront directement les travaux collectifs au ministère de l'Éducation nationale.

PARTICIPEZ ET FAITES PARTICIPER AU CONCOURS DE LA MEILLEURE PHOTOGRAPHIE D'UN LIEU DE MÉMOIRE

Organisé et doté par trois fondations, la Fondation de la Résistance, la Fondation pour la mémoire de la Déportation et la Fondation Charles de Gaulle, ce concours est ouvert à tous élèves concernés par le Concours national de la Résistance et de la Déportation. Il est strictement personnel et individuel, les travaux collectifs sont exclus. Il invite les candidats à faire preuve d'imagination pour présenter de manière originale et justifiée un lieu de mémoire, rencontré ou visité dans le cadre de la préparation du concours ou en d'autres circonstances. Les photos, clairement identifiées au nom du candidat, doivent être envoyées avant le 14 juillet 2007 à:

Concours de la meilleure photographie d'un lieu de mémoire
Fondation pour la Mémoire de la Déportation
30 boulevard des Invalides
75007 PARIS

Le règlement du concours est consultable sur le site Internet suivant: www.fondationresistance.fr

Avant propos (très important) : Le thème et ses limites

Le thème de l'édition 2006-2007 du concours national de la Résistance et de la Déportation retenu par le Jury national porte sur « **Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi** ». Il permet d'approfondir l'un des aspects les plus caractéristiques du système concentrationnaire tel qu'il a été mis en œuvre par les nazis. Les conséquences de ce travail sur la vie et la mort des déportés sont telles que son étude constitue l'une des clés essentielles de compréhension du fonctionnement général du système. De plus, pour les survivants, ce côté de la déportation reste profondément ancré dans leur mémoire, ce qui facilitera les contacts entre candidats et témoins et permettra tous les approfondissements nécessaires.

Il convient toutefois en préalable de mettre en garde professeurs et candidats sur les confusions avec d'autres catégories de travailleurs exploitées, non concernées par ce thème et **hors sujet**.

En effet l'exploitation par le Reich des forces de travail en Europe a touché bien d'autres catégories de populations que celles du système concentrationnaire. Quoique leurs conditions de travail aient été souvent dures et ingrates, aucune de ces catégories, qu'il s'agisse des prisonniers de guerre (soviétiques exceptés), des *Ostarbeiter*¹, des travailleurs volontaires, des Français envoyés dans le cadre du STO (Service du Travail Obligatoire), n'entrent dans le champ du thème, qui **ne concerne que le système concentrationnaire**.

Jamais ces autres travailleurs n'eurent en effet à subir une forme d'aliénation (état de non droit) aussi absolue que celle des détenus du système concentrationnaire, traités « comme de simples outils, bons à jeter une fois usés ».

Le présent dossier se veut une aide à la préparation des candidats, en ouvrant des pistes de réflexion et de recherche qui permettent de procéder à un tour d'horizon du thème, mais rien que du thème.

Après une mise en perspective historique d'ensemble, retracant le contexte, il est proposé une série de cahiers méthodologiques, articulés autour d'un ou plusieurs documents illustratifs destinés aux professeurs comme aux élèves :

- le cahier n° 1 aborde l'organisation générale et les conditions de travail en milieu concentrationnaire,
- le cahier n° 2 propose une série de documents liés à la « mise en condition » des hommes, à la répression, voire à l'élimination pure et simple d'individus dans et par le travail,
- le cahier n° 3 aborde plus particulièrement le lien du travail concentrationnaire avec l'économie et la production industrielle du Reich, dont les bénéfices que tirent les SS tirent de l'exploitation des détenus,
- le cahier n° 4 enfin évoque les formes de résistance que les détenus pouvaient opposer à ce travail imposé, simplement pour « tenir le coup » le plus longtemps possible ou, quand les circonstances s'y prêtaient, pour entraver l'effort de production de guerre et éviter le plus possible d'y participer.

Aborder l'univers concentrationnaire par ce biais, c'est en examiner l'une des « fonctions » les plus typiques, les plus paradoxales² aussi et, par là, mieux comprendre cette machine infernale imaginée par des hommes pour d'autres hommes.

Sommaire

AVANT PROPOS (TRÈS IMPORTANT)	1
RAPPEL HISTORIQUE	2
CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 1 : Le travail dans un camp de concentration	8
CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 2 : Le travail dans ses aspects répressif (punitif), rééducatif (conditionnement des esprits), éliminateur ou inversement dans certains cas, protecteur	14
CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 3 : Le système concentrationnaire exploité à des fins économiques et industrielles et pour la production de guerre	18
CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 4 : La résistance dans le travail au sein du système concentrationnaire	23
GLOSSAIRE	26
BIBLIOGRAPHIE	30
EN GUISE DE CONCLUSION GÉNÉRALE	32

1. Populations de l'Est de l'Europe astreintes au travail au profit du Reich, d'abord sur leur territoire, puis généralement dans des usines ou des camps de travail en Allemagne même. De nombreux *Ostarbeiter*, réfractaires ou insoumis, ont fini en camp de concentration.

2. Contradiction entre le besoin, pour l'Allemagne nazie, de recourir au travail concentrationnaire et le caractère meurtrier dû aux conditions de vie et d'exécution de ce même travail.

Rappel historique

I. NAISSANCE DE L'ÉTAT HITLÉRIEN

1.1. L'idéologie

Très affecté par la défaite de 1918 et les clauses du traité de Versailles qui suivit, Hitler expose ses théories dans *Mein Kampf*. Il veut venger le sang allemand, restaurer la puissance économique et militaire de l'Allemagne, donner un espace vital à la nation allemande appelée à dominer l'Europe et les «peuples inférieurs». Il prône un nationalisme qui exclut tout autre minorité culturelle de la communauté nationale et opère un amalgame des différents courants de pensée **racistes et eugénistes**¹ élaborés à la fin du XIX^e siècle. Il focalise sa recherche du bouc émissaire sur **l'antisémitisme** auquel il donne un caractère pseudo scientifique, biologique et racial, en considérant le Juif comme une menace pour la «race aryenne». Il prône l'intolérance comme complément nécessaire à la purification de la «race aryenne» et n'hésite pas à faire de larges emprunts à la mythologie germanique dans laquelle s'enracine la culture allemande. Enfin il ajoute le mythe du «rédempteur auto-proclamé», et se veut le fondateur d'un nouveau Reich millénaire, dirigé selon la règle du *Führerprinzip*².

1.2. Les étapes de la conquête du pouvoir

Le 30 janvier 1933, nommé chancelier par le président Hindenburg, Adolf Hitler accède au pouvoir dans des formes légales. La plupart des personnalités politiques sous-estiment alors son personnage qu'ils pensent encore pouvoir manœuvrer ou marginaliser. Mais pour Hitler, la Chancellerie n'est qu'une étape.

Son premier acte consiste à obtenir **la dissolution du Reichstag pour obtenir une majorité parlementaire** qu'il n'a pas encore, même si le NSDAP³ est numériquement le premier parti du Reichstag. Il articule sa campagne autour de quelques thèmes simples : relèvement de l'honneur national, unité spirituelle du peuple allemand, restauration des valeurs traditionnelles, lutte contre le bolchevisme. Un climat de terreur entretenu par la SA*, sorte de milice armée du parti nazi (les «chemises brunes»), entoure les élections. Les réunions du parti communiste sont rendues impossibles, les journaux centristes interdits. La radio est mise au service des seuls partis qui soutiennent les nazis. L'incendie du Reichstag, le 27 février 1933, sert de prétexte à la suspension des libertés fondamentales «au nom de la pro-

tection du peuple» : liberté de la presse, liberté de réunion et d'association, droits constitutionnels du citoyen. Au nom de la sécurité de la Nation allemande, un champ illimité s'ouvre à l'arbitraire, confirmé par l'ouverture, improvisée et anarchique des premiers camps de concentration, appelés par certains historiens «camps sauvages».

Pour autant, les élections du 5 mars 1933 ne donnent que 44 % des voix au NSDAP et Hitler doit composer avec ses alliés de droite. Il s'efforce alors de se présenter comme l'héritier de la tradition prussienne et des valeurs incarnées par la monarchie, tout en préparant le décret qui, par voie légale, va lui donner les pleins pouvoirs. Le 23 mars, par 441 voix contre 92 (les communistes étant exclus du parlement), il obtient pour quatre ans le droit de promulguer des lois sans en référer au Reichstag.

Désormais il a tous les pouvoirs. Mais, pour l'extérieur comme à l'intérieur, **les apparences de la légalité sont sauves**. L'arrivée au pouvoir de Hitler s'effectue dans le cadre des institutions existantes, même s'il faut fermer les yeux sur des mesures policières arbitraires et sur le climat de terreur entretenu par la SA. Ce mythe de la légalité a pour conséquence de rendre docile l'administration dans son ensemble et de neutraliser toute velléité de réaction à gauche.

Le 7 avril 1933, la loi sur *la revalorisation de la fonction publique* lui permet d'infiltrer ses fidèles dans tous les rouages de l'Administration et d'organiser la colonisation de l'État par le parti national-socialiste.

La démarche suivante consiste à **supprimer la structure fédérale** du Reich pour mieux centraliser le pouvoir entre les mains du Parti. L'ordonnance du 28 février 1933 permet à Berlin de prendre toute mesure en vue de rétablir l'ordre sur l'ensemble du territoire du Reich et de nommer des Commissaires d'État coiffant les pouvoirs des élus locaux, tandis que les dirigeants récalcitrants des *Länder*⁴ sont poursuivis pour séparatisme, voire trahison.

Toutefois ces dispositions ne s'accompagnent d'aucune réforme d'ensemble de l'organisation juridique et administrative du pays (ainsi Goering reste ministre-président du *Land* de Prusse) si bien que partout se créent des féodalités rivales, se réclamant du *Führer*, mais entre lesquelles les conflits de compétence vont se multiplier.

1. Théorie visant à l'assainissement de l'espèce humaine par élimination de ses éléments jugés malsains.

2. *Führerprinzip* : principe selon lequel l'autorité du chef est indiscutable et l'obéissance à ses ordres un devoir absolu.

3. *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei* (Parti national-socialiste allemand des travailleurs).

* Les mots repérés par un astérisque sont définis dans le glossaire p. 26.

4. Le *Land* (au pluriel *Länder*) est l'élément constitutif de base de la fédération allemande. Il est doté d'institutions propres (parlement, ministre-président et gouvernement local). L'ensemble des *Länder* forme l'État fédéral. Les compétences respectives de l'État fédéral et de chacun des états fédérés sont définies par la Constitution.

La troisième démarche consiste à faire disparaître toute structure de vie politique ou sociale organisée, hors du parti nazi. En quelques semaines les partis disparaissent, interdits (comme le KPD¹), dissous ou absorbés par le NSDAP. La loi du 14 juillet 1933 interdit la constitution de nouveaux partis, consacrant ainsi le parti unique, et fait du Reichstag une chambre d'enregistrement appelée à acclamer les décisions du Führer à qui elle donne, en outre, la possibilité de recourir au plébiscite. Hitler peut désormais gouverner sans limites, par lois, décrets et ordonnances et de surcroît conserver l'apparence d'une constitution, soigneusement vidée de sa substance.

Les institutions sociales, économiques ou culturelles disparaissent à leur tour ou sont intégrées au nouveau système (cas des syndicats). Un Front du Travail allemand est créé englobant ouvriers et patrons, au sein duquel l'idée de communauté nationale en lutte avec d'autres communautés nationales se substitue à celle de lutte des classes. Une opération analogue est montée en direction du monde rural que Hitler flatte et désigne comme «l'avenir de la nation».

Très vite après l'arrivée de Hitler au pouvoir, le monde de l'industrie est également mis au pas dans le cadre d'une nouvelle structure dirigée par Krupp² et Thyssen, les deux grands patrons de la sidérurgie allemande, et des liens d'intérêts sont établis entre le régime et les industriels au sein de «la Fondation donatrice Adolf Hitler de l'économie allemande». Toutefois les industriels, qui accordent une aide financière substantielle au Parti, soutiennent la politique de réarmement et apprécient l'orientation anti-syndicale du régime, parviennent à conserver une certaine indépendance. Leur complicité avec le régime dans ces entreprises les plus criminelles n'en est que plus frappante.

Par étapes successives l'Allemagne est donc mise au pas. Plus aucune forme d'opposition légale ne s'exprime et toutes les organisations politiques, sociales ou économiques passent sous le contrôle du Parti et de l'État: une dictature s'installe partout aux commandes.

Seule l'armée, monarchiste et traditionaliste, échappe encore à ce contrôle. Elle s'appuie sur le vieux maréchal Hindenburg, qui peut mettre son veto aux décisions aventureuses du nouveau chancelier. Entre l'armée et Hitler se pose de surcroît le problème épique des SA*, très mal perçus par l'armée traditionnelle: en effet, Röhm, officier et ancien combattant de la Grande Guerre, chef des SA, ne dissimule pas sa volonté de se débarrasser du corps des officiers de la Reichswehr (armée impériale), considéré comme réactionnaire et rétrograde, et veut créer une armée popu-

1. Kommunistische Partei Deutschland (parti communiste d'Allemagne)

2. En 1945, lors du procès des grands industriels nazis, Alfred Krupp von Bohlen déclarait: «La nation toute entière a adhéré aux principes fondamentaux suivis par Hitler. Nous les Krupp, nous ne nous sommes jamais préoccupé de la vie. Nous voulions seulement un système qui fonctionne bien et qui nous donne l'occasion de travailler sans être dérangés. La politique ne nous concerne pas... Quand on m'a questionné sur la politique antijuive des nazis et qu'on m'a demandé ce que j'en savais, j'ai dit que je ne savais rien de l'extermination des Juifs et j'ai ajouté: Quand on achète un bon cheval, il faut aussi prendre en compte ses défauts.»

laire, dont les SA constitueraient le noyau. Hitler se méfie de Röhm, en qui il voit un rival possible. La succession de Hindenburg, très malade, se profile en perspective mais suppose le soutien de l'armée traditionnelle. Or Hitler a connaissance de rumeurs selon lesquelles certains milieux de l'armée envisagent de mettre un terme aux excès du nazisme et aux théories révolutionnaires qu'il véhicule. Hitler conçoit alors un plan dont il a soin d'entretenir Hindenburg le 21 juin 1934, pour se débarrasser de Röhm et éloigner le risque que représentent les SA. Dans la nuit du 30 juin 1934, il fait arrêter et assassiner Röhm, son ancien compagnon de lutte, officiellement pour complot avec une puissance étrangère, tandis que les principaux responsables de la SA et certains de ses rivaux sont attirés dans un guet-apens et assassinés à leur tour par sa garde rapprochée, la SS*, seconde force paramilitaire du parti nazi. Les événements de cette nuit sont connus sous le nom de «Nuit des longs couteaux»³. Un télégramme de félicitations de Hindenburg conclut l'opération et conforte la position de Hitler comme prétendant à la succession du Maréchal Président. Dans le même temps, le pouvoir des SA passe aux mains de la SS, dont Himmler s'attache à faire l'instrument essentiel de la police du régime.

Un mois plus tard, Hindenburg meurt. Hitler devient chef de l'État avec le titre de Führer et cumule tous les pouvoirs. La Reichswehr prête désormais serment d'obéissance, non plus à la constitution, mais à la personne du Führer. Elle devient à son tour complice consciente de la dictature. Le peuple allemand plébiscite à 84% les nouveaux pouvoirs de son Führer.

Jusqu'en 1937, Hitler donne l'impression de demeurer une sorte d'arbitre entre les forces traditionnelles et les forces totalitaires incarnées par le Parti, obtenant même de nombreux ralliements grâce au redressement économique de l'Allemagne et aux succès de sa politique extérieure. À partir de 1937, le véritable visage du régime se révèle à travers les changements intervenus dans le commandement de l'armée et dans la diplomatie, à travers l'intensification de la préparation économique de la guerre (plan de 4 ans confié à Goering), ou la disparition de tous égards envers l'ancienne administration, enfin du fait de l'édification de l'État SS et des bases du système concentrationnaire. La mise au pas de la culture permet de remodeler un pays, désormais incapable de se reprendre et de réfléchir.

Le *Führerprinzip*, c'est-à-dire la soumission absolue et discréptionnaire à l'autorité du Chef, s'impose partout. Privé de liberté, le peuple allemand est alors appelé à trouver compensation à sa soumission dans l'exploitation des peuples dits «inférieurs».

I.3. Le nouvel État nazi

On assiste à la décomposition des structures traditionnelles de l'État, avec en particulier à partir de 1938,

3. À la suite de «la Nuit des longs couteaux», le système concentrationnaire tombe sous la coupe des SS et la responsabilité de Heinrich Himmler, chef supérieur de la SS (Reichsführer SS).

la cessation des réunions du conseil des ministres. Le parti national-socialiste met en place un réseau serré de petits chefs, depuis les chefs d'îlots d'immeubles jusqu'aux responsables des régions (les *Gauleiter*), soit deux millions de personnes environ au moment de l'entrée en guerre, échappant à tout contrôle de l'État. L'Allemagne se transforme en un peuple de *Führer* qui prétendent tous à un poste de commandement. Et comme les réformes administratives n'intéressent pas Hitler, ce dernier laisse libre cours à l'incompétence et à la corruption, son autorité permettant parfois de dissimuler des conflits internes, jamais de les résoudre dans le fond.

Sa méfiance vis-à-vis de ses subordonnés, qu'ils soient ou non assermentés, militaires ou civils, comme la méfiance farouche de tous les grands nazis les uns pour les autres, entraîne, sous une apparente simplicité, une complexité certaine dans le fonctionnement de l'État-Parti, les attributions des uns empiétant sur celles des autres, jouant parfois les unes contre les autres, au point que des ordonnances officielles se trouvent annulées par d'autres, secrètes.

Ce chaos favorise l'émergence d'un **État SS**, qui se situe hors de toute légalité. État dans l'État, la SS relève directement du *Führer* et obtient de lui une entière liberté d'action. Elle crée ses propres tribunaux pour juger ses membres, elle a son «code d'honneur», ses lois, ses finances, sa mystique. Son recrutement au sommet provient parfois des classes élevées de la société, de l'armée, de la diplomatie ou des finances, mais le plus souvent de classes moyennes en marge de la société traditionnelle. Elle compte des membres d'honneur choisis parmi les personnalités influentes de la science (von Braun, père des fusées V2, est membre d'honneur de la SS). Tout SS suit une formation spéciale destinée à lui inculquer le goût du combat et de la violence, le sens de l'obéissance absolue, l'absence de pitié et de sentiment humanitaire, le mépris des dites «races inférieures», le culte du *Führer* et de la camaraderie. La SS devient la cellule centrale de la puissance nationale-socialiste. Son activité principale porte sur l'administration des camps de concentration et l'élimination des Juifs.

Un regroupement de la police et du corps des SS s'opère par ailleurs sous l'autorité de Himmler. À

l'origine, la Gestapo*, police politique d'État, est créée par Goering en Prusse dont il est ministre-président. Elle est ensuite étendue à l'ensemble du Reich, et confiée à Himmler*, qui obtient en 1929 la direction de la SS et se voit, dès 1933, confier toutes les polices du Reich. À travers lui s'opère la jonction entre des services qui relèvent du Parti, la SS et le SD¹, et les services qui relèvent de l'État (la police).

Organisée en police de protection (ORPO) et police de sécurité (Sipo), la police d'État confiée à Heydrich* est elle-même divisée en une police secrète d'État (Gestapo) et une police criminelle (Kripo). La fusion du SD et des services relevant de Heydrich donne naissance, avant la guerre, au **RSHA**² qui devient l'instrument par excellence de la politique de terreur, de répression et de persécution du système nazi.

Également mise au pas, la justice est réformée par Hans Frank, futur gouverneur de la Pologne, nommé ministre de la Justice, qui noyaute les magistrats au sein de l'association des juristes nationaux-socialistes allemands, puis réforme le droit criminel en aggravant les peines et en diminuant les garanties de l'accusé. Il crée le fameux tribunal du peuple (*Volksgerichtshof*) dont les jugements sont sans appel. Les affaires relevant des tribunaux ordinaires sont confiées à des tribunaux spéciaux, les avocats doivent être agréés par le Parti et risquent eux-mêmes, en cas de prise de position marquée en faveur d'ennemis du régime, l'envoi en camp de concentration.

Sous une façade légaliste, l'État national-socialiste dissimule donc la toute puissance d'un gouvernement et d'un Parti qui recourent sans cesse à la violence et à la terreur. Pour couronner ce dispositif, l'ordonnance du 10 février 1936 retire aux tribunaux administratifs tout contrôle des actes de la Gestapo. **L'arbitraire devient la norme.**

La dictature policière qui s'abat sur le pays entraîne un **effondrement de toutes les valeurs intellectuelles et la mise au pas de l'intelligence**. Le système scolaire et universitaire réformé ne laisse plus de place à la réflexion critique. Pour les générations concernées, l'ordre, la discipline, l'obéissance et le culte du *Führer* deviennent les valeurs fondamentales. Le peuple allemand est maintenu dans un état second, entre terreur policière et exaltation (cérémonial somptueux, grandes parades nazies, etc.).

II. L'ÈRE DES CAMPS DE CONCENTRATION

II.1. La genèse du système concentrationnaire

Le camp de concentration est la forme d'application la plus aboutie de l'idéologie nazie. L'existence de tels camps résulte du décret de la *Schutzhaft* (28 février 1933) ou détention de sécurité, appliquée aussitôt après l'incendie du Reichstag aux communistes, puis étendue aux membres influents des anciens partis de gauche et de centre gauche, ce qui, avec les communistes déjà internés, représente environ 30 000 personnes dans les camps en avril 1933. Ennemis du régime, ils doivent être rééduqués ou, au besoin, éliminés.

Une circulaire du 14 octobre 1933 autorise «la détention provisoire illimitée³». Les premiers camps, une cinquantaine environ, sont administrés par les SA*, sauf Dachau confié dès l'origine aux SS. Prisonniers politiques et condamnés de droit commun y sont mêlés

1. Sicherheitsdienst ou service de renseignements du parti.

2. ReichSicherheitHauptAmt ou office central de sécurité du Reich, dont Heydrich puis Kaltenbrunner assument la direction.

3. On remarquera l'alliance significative des qualificatifs «provisoire» et «illimitée»...

(Les Juifs, considérés comme «non allemands», en sont initialement exclus).

Il s'agit d'institutions de «redressement», par le travail, le sport et l'hygiène, conçues pour les citoyens dévoyés, en réalité destinées à **briser toute volonté propre et tout réflexe d'homme libre chez les détenus**, éventuellement à **les éliminer discrètement**.

Sur ces points, le système réussit au-delà des espérances. Les effectifs décimés attestent que le mot «anéantissement» a toujours été mieux compris par les SS *Totenkopf*¹, affectés à la garde des camps de concentration, que le mot «travail». Theodor Eicke, commandant du camp de Dachau, élabore un «règlement» des camps de concentration, comportant des châtiments corporels, des arrêts et dans bien des cas la peine de mort. À la suite de la «Nuit des longs coureaux» à laquelle il participe, il est nommé inspecteur général des KL².

Sorte de monde clos, qui évolue selon sa logique propre, **le système concentrationnaire connaît deux grandes périodes: la première** dite «allemande» de 1933 à 1939, avant la guerre, **la seconde**, dite **internationale**, qui commence avec la guerre et se caractérise par l'afflux de ressortissants de toute l'Europe, les inflexions liées à l'évolution de la guerre et surtout le règlement de la «question juive» avec la **mise en œuvre du processus d'extermination**.

Dans les années 1936-1937, le nombre d'internés politiques décroît, celui des marginaux, des tziganes, des homosexuels, des *Bibelforscher* (témoins de Jéhovah), allant croissant, notamment à l'approche des jeux Olympiques de 1936 à Berlin. À partir de 1938, les arrestations politiques reprennent à grand rythme dans tous les territoires nouvellement annexés, région des Sudètes (au nord de la Tchécoslovaquie) et Autriche, qui sont mises au pas à leur tour. En novembre 1938, 30 000 Juifs sont internés pour la première fois parce que Juifs, en camps de concentration, à la suite de «la Nuit de cristal». Mais la plupart sont relâchés contre rançonnement et promesse d'émigration.

De 1939 à 1945, la guerre entraîne l'extension des territoires occupés par le Reich en Europe et le système prend alors une ampleur démesurée. Dans son extension finale, il comporte une vingtaine de camps centraux³ dont relève une multitude de *Kommandos*⁴ disséminés selon les besoins de l'économie nazie à travers tout le Reich. La capacité des camps centraux varie de 2 000 à plus de 100 000 détenus, le **nombre global**

moyen estimé de détenus présents pendant cette période avoisinant **500 000**.

II.2. La «question juive»

La persécution des Juifs en Allemagne où ils représentent moins de 1 % de la population, est antérieure à 1939. Des actes de violence commencent dès l'arrivée de Hitler au pouvoir. Goebbels⁵ lance une campagne de boycott contre les magasins juifs début avril 1933, tandis que sont édictées les premières lois interdisant aux Juifs d'importants secteurs d'activité et limitant l'accès des étudiants juifs à l'université. En septembre 1935, les lois de Nuremberg «sur la citoyenneté du Reich» et «sur la protection du sang et de l'honneur allemand» consacrent «la mort civile» des Juifs dans la nation allemande. Cependant des Juifs sont internés en camps de concentration avant 1938 parce que communistes, libéraux, socialistes... ou pour avoir un casier judiciaire, y compris pour non-conformité avec la législation antisémite. D'autres Juifs, polonais immigrés, sont refoulés à l'automne 1938 vers la Pologne, elle-même antisémite, qui leur refuse l'accès. Si bien que quelques milliers de personnes se trouvent ainsi à la frontière entre les deux pays dans un abandon total et considérés comme apatrides⁶.

Dans ce contexte survient le 6 novembre 1938, l'assassinat du conseiller diplomatique allemand Von Rath, à Paris, par un jeune Juif polonais, Heschel Grynszpan, qui entend justement protester contre l'expulsion d'Allemagne des Juifs polonais. Qualifié de provocation du «judaïsme international», cet assassinat est suivi en Allemagne du gigantesque pogrom⁷ de «la Nuit de cristal» (9-10 novembre 1938), au cours de laquelle 91 Juifs sont assassinés, 280 synagogues brûlées, 7 500 entreprises juives détruites, 30 000 personnes juives de 18 à 80 ans arrêtées et la communauté juive d'Allemagne condamnée à verser un milliard de marks à l'État. Les dirigeants nazis décident d'organiser l'émigration des Juifs, confiée au «bureau central du Reich pour l'émigration juive» dirigé par Adolf Eichmann. Toutefois la plupart des États refusent d'accorder des visas d'entrée aux Juifs allemands candidats à l'émigration. Hitler, dans un discours prononcé au Reichstag le 30 janvier 1939, déclare «si une guerre devait survenir, le résultat ne serait point une bolchevisation de l'Europe ni une victoire du judaïsme, mais l'extermination de la race juive en Europe».

L'élimination des Juifs reste en effet au centre de l'idéologie nazie. Pour Hitler la préoccupation principale réside dans la préservation de la race allemande. Le projet criminel d'ensemble évoqué à la veille de la guerre entre en action à la faveur de celle-ci sous l'expression codée de «Solution finale». En 1941, Heydrich est chargé «de prendre toutes les mesures préparatoires requises pour résoudre la question juive dans les territoires européens sous influence allemande». Dans

1. Ou «tête de mort», arborant l'insigne emprunté à la tradition prussienne des «hussards de la mort».

2. Ce sont les camps de Dachau, Oranienburg, Buchenwald, Sachsenhausen (siège de l'Inspection générale des camps et PC du monde concentrationnaire, jumelé à Oranienburg), Flossenbürg, Mauthausen, Neuengamme, Ravensbrück (camp de femmes), Stutthof, Auschwitz (vaste complexe de trois camps incluant le centre d'extermination de Birkenau), Natzweiler-Struthof, Theresienstadt, Aulnay-Alderney, Bergen-Belsen, Gross-Rosen, Hinzert, Maïdanek, Dora-Mittelbau (voir carte p. 6).

3. Équipe de travail et par extension camp annexe dès lors qu'un camp est aménagé près ou à l'intérieur du lieu de travail. L'effectif de ces Kommandos varie de quelques unités à plusieurs dizaines de milliers de personnes.

4. Sans patrie.

les pays conquis à l'Est, les *Einsatzgruppen* (unités spéciales d'action) ont mission, à mesure de la progression de la Wehrmacht, d'exterminer, directement ou indirectement, les populations juives.

Après la **conférence de Wannsee** (dans la banlieue de Berlin) du 20 janvier 1942, le « service juif » du RSHA dirigé par Adolf Eichmann organise la déportation des Juifs de toute l'Europe occupée. Des rafles ont lieu avec l'appui plus ou moins empressé des autorités locales (comme celle du 16 juillet 1942 à Paris), les ghettos sont vidés de leur population, non sans résistance, comme à Varsovie, où un combat de quarante jours, en avril 1943, suivi du dynamitage de toutes les maisons, est nécessaire pour venir à bout de la révolte.

Du début de 1942 à l'automne 1944, les procédés d'euthanasie mis au point dans certains instituts pour éliminer les incurables sont transposés dans des « centres de mise à mort », activés à Chelmno, Belzec, Maidanek, Sobibor, Treblinka et Auschwitz-Birkenau (le plus important de tous, vers lequel convergent des convois venus de toute l'Europe). Environ 11 millions de Juifs sont potentiellement visés. Entre 5 et 6 millions sont victimes de la « Solution finale », soit du fait des massacres perpétrés par les *Einsatzgruppen*, soit dans les ghettos, soit dans les centres d'extermination, soit dans les transports. Une partie de cette population, jugée apte au travail, est toutefois « sélectionnée » et exploitée dans des travaux épuisants, qui ne lui permettent de survivre que quelques mois.



© fmd.

III. LE TRAVAIL FORCÉ AU PROFIT DU REICH

Le travail concentrationnaire évolue dans le temps et dans l'espace entre 1933 et 1945. Jusqu'à la guerre, soit six ans après l'instauration des camps de concentration, ce travail relève de la brimade ou concerne la création et l'entretien des camps. Il n'a encore aucun caractère productif. À partir de 1937, les détenus commencent à être employés dans des travaux de cultures ou dans les entreprises de la SS, notamment dans les carrières et sablières de la DEST¹, mais, étant encore susceptibles d'être libérés, ils ne doivent rien connaître des préparatifs secrets du Reich. Aucun d'eux n'est encore employé dans la production industrielle ni dans les travaux d'enfouissement des usines.

1. Trois ans avant de passer du RSHA au VVWA (voir note 4 p. 7), l'administration SS est assez puissante et structurée pour créer ses propres firmes : dès 1940, la Deutsche Erd und Steinwerke (ou DEST), entreprise des terres et carrières, s'approprie des terrains et carrières et les met en exploitation en utilisant la main-d'œuvre concentrationnaire pour la construction et l'agrandissement des camps ou en vue des grands travaux du Führer.

Une étape est franchie avec le pillage et l'exploitation systématique de la partie occupée de l'Europe, au cours de laquelle la première tâche incombe aux forces d'occupation est d'imposer aux populations des territoires conquis ou occupés de nourrir le peuple allemand et de contribuer à son armement, c'est-à-dire de travailler pour lui. D'autant qu'une évolution se dessine fin 1941 du fait de l'échec du Blitzkrieg (« guerre éclair », terme dérivé de la théorie de la guerre rapide) en Russie, qui conduit Hitler à déclarer le 31 octobre 1941 que « la pénurie de main-d'œuvre devient un obstacle de plus en plus dangereux pour l'avenir de l'industrie allemande de guerre et d'armement [...] ». Cette déclaration est à l'origine d'une véritable chasse à l'homme organisée sous l'impulsion de Goering²,

2. Maréchal du Reich responsable du plan de quatre ans de développement économique et industriel. Ancien pilote de chasse pendant la guerre de 1914-1918.

Speer¹ et Sauckel², dans les territoires occupés ou annexés, afin de pourvoir en main-d'œuvre l'industrie de guerre allemande.

La conquête de territoires nouveaux devient source d'exploitation intensive des forces humaines devenues captives³. Tout réfractaire, tout individu manifestant d'une manière ou d'une autre de la mauvaise volonté, ira grossir les rangs des détenus du système concentrationnaire qui n'échappe pas à la règle générale, sous l'impulsion de Himmler et de Oswald Pohl. Dès septembre 1941, Pohl indiquait aux commandants des camps de concentration que la mise au travail des détenus passait sous la responsabilité du WVHA⁴ et qu'à partir du 1^{er} octobre 1941, la charge de tous les problèmes économiques de la SS et la responsabilité directe de l'Arbeitseinsatz (Organisation de la mise au travail) des détenus dans les camps de concentration lui revenait directement. En clair, le système répressif est appelé à contribuer à la production de guerre du Reich.

Une réorganisation de l'administration des camps en découle et qui intègre l'inspection des camps (IKL) dans le WVHA, dirigé par Pohl. Ce dernier écrit dans une note destinée à l'IKL: « [...] L'internement des prisonniers pour les seules raisons de sécurité, d'éducation ou de prévention, n'est plus la condition essentielle : l'accent désormais est à porter sur le côté économique. Ce qui est maintenant au premier plan et ce qui le devient de plus en plus, c'est la mobilisation de tous les prisonniers capables de travailler, d'une part pour la guerre actuelle, d'autre part pour les tâches de la paix futures. [...] »

À partir de 1942, le système concentrationnaire se trouve impliqué directement dans l'économie de guerre (armement, infrastructure militaire, maritime, aérienne) et générale (industries stratégiques, publiques ou privées). Mais, contrairement aux autres catégories de travailleurs qui font l'objet de « contrats », qui, pour beaucoup sont suivis par des services d'assistance de leurs pays d'origine, et qui reçoivent des colis, du courrier et sont généralement rémunérés, les déportés, eux, en revanche, n'ont plus aucun droit et constituent simplement « des hommes à détruire, mais de façon rentable... ».

Rien dans les archives existantes du WVHA ni du RSHA ne permet d'apprécier la productivité de cette misérable main-d'œuvre. Le WVHA ne dispose d'aucun élément permettant d'évaluer la productivité des détenus chez Siemens, Krupp, IG-Farben, ou dans les usines du complexe Hermann Goering, auxquels ils sont loués. Seuls sont comptabilisés les journées travaillées et les revenus tirés de la location des détenus (3 à 5 marks par tête et par jour).

La responsabilité de l'exploitation des détenus des camps de concentration incombe aux instances nazies, civiles et militaires au plus haut niveau, sans qu'aucun responsable ne se sente pleinement concerné. Goering, responsable du Plan et tous les chefs militaires (Raeder pour l'aviation, Keitel pour la Wehrmacht, Dönitz pour la marine), exprime des exigences **sans que nul ne se soucie de l'origine ni du statut des travailleurs**. Speer, ministre de l'armement, fixe les priorités. Il revient à Sauckel, commissaire du Reich à la main-d'œuvre, de fournir la main-d'œuvre et pour cela il lance « ses rabatteurs » sur l'Europe.

L'emploi de la main-d'œuvre concentrationnaire reste l'affaire d'Himmler qui s'en décharge sur Pohl, lequel transmet aux commandants de camps, et ainsi de suite. Dans cette exploitation à grande échelle, nul dirigeant n'éprouve le moindre état d'âme à l'égard de ce trafic humain, considérant, comme le dit Himmler, que « seul compte l'impérieux besoin qu'a le Reich de leur travail ».

L'emploi des détenus au service de l'industrie de guerre couvre la période de mai 1942 à janvier 1945, date à laquelle l'évacuation des camps de Pologne paralyse les transports et contribue à détriquer la machine en gonflant les effectifs des camps et Kommandos à l'Ouest, où les conditions sanitaires se dégradent inexorablement et accélère une mortalité déjà galopante.

Seule l'arrivée des armées alliées libératrices, à partir d'avril 1945, met fin à ce monstrueux engrenage.

Une chronologie générale de la période 1917-1945 est proposée sur le CD-rom associé à ce dossier, en complément du rappel historique.

1. Ministre de l'armement.

2. Nommé Commissaire général à la main-d'œuvre le 21 mars 1942.

3. En avril 1942, d'après le compte rendu d'une conférence tenue chez le Commissaire du Reich aux prix, il y aurait dans le Reich un million cinq cent mille prisonniers de guerre et quatre millions de travailleurs civils étrangers. (En avril 1943, 30 % des prisonniers de guerre russes sont employés à la production, le chiffre passant à 40 % de l'ensemble des prisonniers de guerre en 1944).

4. Wirtschaftsverwaltungshauptamt (office central d'administration économique de la SS).

CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 1

Le travail dans un camp de concentration

ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES

À partir de l'exploitation de documents ou de témoignages recueillis, sur un camp déterminé ou un *Kommando* :

- A) Étudier l'organisation générale d'un camp de concentration et déterminer qui fait quoi dans l'affectation des détenus au travail.
- B) Dresser une liste des travaux auxquels les détenus peuvent être astreints dans le cadre de la vie et du fonctionnement quotidien d'un camp en distinguant ceux qui pourraient s'apparenter à des corvées, ceux qui concernent l'édition du camp, enfin ceux qui contribuent à l'administration. Tenter d'évaluer les conséquences que ces travaux pouvaient avoir dans les relations entre détenus.
- C) Comprendre ce qui peut rendre un *emploi* ou un *Kommando* plus dur qu'un autre.
- D) Décrire la journée de travail d'un détenu et ce qui plus généralement concourt à rendre cette vie intensément éprouvante.
- E) Étudier le sort des malades et si possible faire des comparaisons entre les pratiques et les possibilités de différents camps ou *Kommandos*.
- F) Trouver d'autres facteurs ayant pu jouer sur le sort de détenus malades.

Avertissement: Les documents présentés ne constituent qu'une base de départ et une initiation. Ils n'épuisent pas le sujet et ne sont pas destinés à être copiés dans les travaux collectifs. Rechercher d'autres sources reste donc indispensable.

Rappel historique succinct

Les premiers camps de concentration sont organisés immédiatement après la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes en 1933. Ils reçoivent des prisonniers jugés dangereux pour le régime et en premier lieu les opposants ou supposés tels : communistes, socialistes, libéraux... puis aussi des criminels et tous ceux que le régime veut mettre à l'écart. Le système mis au point dans tous les KL a avant tout une fonction répressive et le travail imposé aux détenus a un but punitif, qui se cache derrière un objectif de soi-disant «rééducation». À partir de 1939, avec la guerre, la population des camps s'internationalise mais le système reste le même.

À partir de 1942 la guerre se prolonge, devient totale, la main-d'œuvre manque en Allemagne alors que l'effort de guerre s'intensifie. Le service économique du Reich décide d'utiliser la main-d'œuvre concentrationnaire à des fins plus rentables, voire nécessaires. Pour autant les formes de travail répressif se poursuivent parallèlement jusqu'à la fin de l'existence des camps en 1945.

Les conditions du travail dans le système concentrationnaire nazi sont donc à la fois uniformes et infiniment variées. «**Quand on parle d'un camp, il ne suffit pas d'en donner le nom... il ne suffit pas de donner les dates : les détenus vivaient sur des planètes différentes selon le travail qu'ils devaient faire.**» (Benedikt Kautsky, cité par Hermann Langbein dans *Hommes et femmes à Auschwitz*, Fayard, 1975.)

Document n° 1 (Témoignage)

À mesure que le camp se développait, qu'on construisait de nouveaux baraquements, des corps de métier nouveaux apparaissaient dans la masse des déportés : cordonniers pour «réparer» des claquettes (ou travailler le cuir pour les SS et les Prominentes*, les cadres allemands du camp), cuisiniers pour les SS et le tout-venant de la piétaille, électriciens pour entretenir le courant dans les barbelés, secrétaires pour l'administration intérieure, Stubendienste* bonnes à tout faire des Blockälteste* (détenus chefs de blocks) [...], à mesure s'instaurait une vision du travail qui multipliait les «planques» plus ou moins salvatrices. Il avait fallu moins de quatre semaines pour que le camp passât de la société artisanale à une véritable société industrielle et commerciale.

Jean-Claude Dumoulin, *Du côté des vainqueurs (Au crépuscule des crématoires)*, Tirésias, Paris, 1999, pp. 42-43.

Jean-Claude Dumoulin, né en 1923, entre dans la résistance en 1940 (dans l'Organisation Secrète, ou OS, puis dans l'Armée secrète, ou AS), est arrêté et envoyé à Compiègne en avril 1944, déporté à Mauthausen en avril 1944, matricule 6257, affecté au Kommando de Melk, puis d'Ebensee. À son retour de déportation, il devient journaliste de politique étrangère.

Document n° 2 (Témoignage)

La journée dans le camp était placée sous le signe du travail forcé. Il donnait son empreinte à la vie des prisonniers. Déjà, le choix de la main-d'œuvre avait lieu d'une façon tout à fait caractéristique. Au lendemain de leur arrivée, les nouveaux venus devaient défiler devant le bureau du chef du service du travail. En file, puis demi-tour et la séance commençait : «Les spécialistes hors des rangs!» Les initiés avançaient d'un pas,

même s'ils n'avaient qu'une vague idée d'un métier manuel. Mais peu nombreux furent ceux qui eurent suffisamment de courage et de présence d'esprit pour dire aussitôt qu'ils étaient des spécialistes et pour surmonter, grâce à leur audace et leur imagination, les difficultés qui surgissaient par la suite. Les ouvriers spécialistes étaient dirigés sur les usines, ce qui équivalait, en tout cas, à une première assurance sur la vie. En effet, tous les autres, sans la moindre considération pour les aptitudes physiques, les dispositions et les connaissances antérieures, étaient dirigés, suivant les besoins du moment, vers les divers kommandos et affectés, sous les coups de gourdin, aux travaux précisément les plus pénibles, tels que les kommandos des carrières et des puits. Les membres des professions intellectuelles, en particulier ceux qui portaient des lunettes, étaient poussés de prime abord dans la voie de l'anéantissement, terrible et grotesque « sélection des meilleurs ».

Eugen Kogon, *L'État SS*, Seuil, Paris, 1970, p. 87.

Eugen Kogon, né à Munich, fils d'un diplomate russe, est journaliste dans le milieu conservateur catholique en Autriche jusqu'à l'annexion de cette dernière par le Reich. Opposé au nazisme, il est arrêté à plusieurs reprises, remis en liberté entre 1936 et 1938 puis finalement envoyé à Buchenwald en 1939. Libéré en 1945, il s'engage dans la reconstruction politique de l'Allemagne, mais finalement déçu par la vie politique, il se retire pour se consacrer à la sociologie. En 1946, il publie *L'État SS*. Il meurt en 1987.

Document n° 3 (Témoignage)

Le lendemain, j'ai été affecté au déblayage [de l'usine bombardée]. J'y ai travaillé durant deux ou trois jours. Et c'est à partir de ce moment-là que ma chance a tourné, car j'ai été envoyé dans un nouveau commando, au Wäscherei, c'est-à-dire à la laverie du camp. Je dois dire que c'était une planque, d'autant plus que le chef m'a fait monter au deuxième étage de la baraque pour y étendre le linge sur un fil, en compagnie d'un politique hollandais [...] Nous faisions les poches des habits que nous devions étendre, nous y trouvions du fil, des aiguilles, des choses utiles. [...] On finit par avoir des sentiments un peu égoïstes. J'étais au chaud, à l'abri, nous avions parfois un peu de rabilot de soupe. Je dois vraiment la vie aux Américains. Sans le bombardement [de l'usine], je serais resté aux planches et je ne serais pas probablement pas là aujourd'hui.

Vicente Torres Ruiz, réfugié espagnol, prisonnier de guerre en 1940, libéré puis arrêté comme résistant en juin 1943 et déporté à Buchenwald en janvier 1944. Témoignage recueilli par Patrick Coupechoux et transcrit dans son livre *Mémoires de déportés. Histoire singulière de la déportation*, La Découverte, Paris, 2003, pp. 323-324.

Document n° 4 (Témoignage)

La reprise du travail de terrassement est une épreuve, car j'ai perdu l'entraînement et je ne sais plus ce qu'est la longueur d'une journée sur le chantier avec le froid. Par malheur, on m'envoie dans un des kommandos les plus durs : « Wehrbrecht Grube », qui travaille douze heures alternativement une semaine de jour, une de nuit. Nous sommes occupés dans la mine aux travaux les plus éprouvants et dangereux. Ce kommando est vraiment lamentable, composé de tous les pauvres types qui ne se sont pas débrouillés pour aller ailleurs. [...] ce sont des loques humaines, à bout de forces, traînant leurs guenilles et leur misère, déjà brisées moralement. Une des méthodes du Système est précisément de réservier aux plus

faibles, aux malades, à ceux qui n'ont pas de défense, les travaux les plus durs. Car il existe des kommandos plus durs les uns que les autres, selon le travail qui leur est assigné et l'encadrement qui surveille son exécution; des kommandos maudits [...]. Les vides y sont plus nombreux qu'ailleurs et, chaque jour, les sortants du Revier* ou du Schonung*, souvent si mal guéris, sont immanquablement dirigés vers « Walbrecht Grube » ou « Dany ». Ces kommandos sont toujours dirigés par les Kapos* et Vorarbeiter* les plus mauvais, souvent des triangles verts sadiques, trouvant une compensation à faire souffrir. Ainsi fonctionne la technique d'extermination des hommes par le travail. À longueur de journée, de pauvres garçons faméliques doivent porter des rails, pousser des wagons, charrier des moellons. Lorsqu'ils s'écroulent, sous l'effort ou la maladie, le kapo est sur eux et les roue de coups de « gummi* ». Beaucoup sont atteints de dysenterie et gravissent un calvaire. Chaque jour la fatigue augmente, l'effort devient plus pénible, la faim se fait plus lancinante; chaque jour, les forces diminuent et l'inlassable vague du désespoir vient miner notre moral.

Aimé Bonifas, *Détenu 20801 dans les bagnes nazis*, FNDIRP, Paris, 1985, pp. 70-71.

Aimé Bonifas, pasteur de l'Église réformée de France, résistant du mouvement Combat, réfractaire au STO, est arrêté en juin 1943, envoyé à Compiègne puis déporté à Buchenwald en septembre 1943. Il a été affecté dans les Kommandos Laura, Mackenrode, Wieda, Osterhagen puis à nouveau Wieda, dépendant de Buchenwald. Il quitte un train d'évacuation abandonné par les SS le 11 avril 1945 et est recueilli par les Américains le 15 avril.

Document n° 5 (Témoignage) Emploi du temps

4 h 30-5 h : Réveil, rangement des paillasses, distribution des « cafés », contrôle dans les Blocks. 5 h 30-6 h : Rassemblement devant les Blocks, dortoirs (au Tunnel), appel, les SS comptent et recomptent, les Kapos également. 6 h 30 : Départ pour le travail. 7 h : Mise au travail. 12 h 30-13 h : Pause. 19 h : Arrêt du travail, contrôle des Kommandos. 19 h 30-20 h 30 : Appel général; une heure si tout se passait bien, sinon plus. 21 h : Blocks dortoir; distributions de la soupe et du pain. 22 h : Possibilité de s'endormir. Ce schéma théorique du début de Dora subira des variantes [...] Les tracasseries sans nombre empêchaient toute détente. Pire, après l'appel certains kommandos repartaient faire du transport ou du déchargement et ne retournaient au Block que vers 23 h.

André Pontoizeau, *Dora la mort*, Tours, 1947.

André Pontoizeau, résistant, est arrêté en octobre 1943, déporté en décembre à Buchenwald (matricule 38475), transféré à Dora en janvier 1944.

Document n° 6 (Témoignage) Une journée comme tant d'autres

[...] Le Kommando passe la porte, encadré de SS chiens, bourreaux inamovibles pour la journée. [...]

Pour les Kommandos extérieurs, c'est dur, très dur.

Hiver, été, par tous les temps.

[...] Durant des heures, il faudra résister, lutter contre la boue, la neige, le froid, la pluie, le vent, la chaleur, la poussière, la soif et toujours la faim. [...]

Les Kommandos dits « intérieurs » sont moins éprouvants. Contre les rigueurs du temps, la protection des bâtiments rend la situation moins cruelle.

[...] La pose repas donne juste le temps d'engloutir promptement ce qui est notre déjeuner.
Amorcer le système salivaire produit plus qu'avant la sensation de faim, incessante faim qui jamais, jamais ne s'éteint.
Puis le travail reprend. Corvées longues, harassantes, qui épuisent autant nos forces que notre courage.
Cependant, il faut tenir et bien se tenir. Il faut éviter les coups, les toquades et les injures des gardiens en démence.
Eviter les Aufseherinnen*, les SS, leurs chiens et les lubies de chacun d'eux. [...]
La journée est de plus en plus pesante. Pour les SS aussi, leur humeur en témoigne.
Fin du travail, la colonne repart.
Se tenir, se cramponner à la troupe sur le chemin du retour [...].
Nouvelle cérémonie de fin de journée. Comptage à l'entrée du camp, indépendamment de l'appel du soir.

Liliane Lévy-Osbert, Jeunesse vers l'abîme, 1940-1945, EDI, Paris, 1992.

Liliane Lévy-Osbert, née en 1919, résistante juive, est arrêtée en novembre 1941, incarcérée dans diverses prisons françaises, envoyée en tant que juive au camp de Drancy en décembre 1943, puis déportée à Auschwitz en 1944 et transférée à Ravensbrück, lors d'une « marche de la mort » en janvier 1945.

Document n° 7 (Témoignage) Le nouveau Revier de Dora

(Expérience d'un déporté du nom de Fliecx, premières semaines de l'année 1944 à Dora.)
Le Revier est une baraque en haut du camp. On y accède par d'affreux bourbiers où l'on patauge lamentablement. Une fois arrivé, on attend devant la porte par n'importe quel temps, les fiévreux à 40 °C aussi bien que les autres. Évidemment, ce sont toujours les plus forts qui repoussent les autres et s'introduisent dès que la porte s'ouvre. Les malades, les impotents restent plusieurs heures à grelotter dans la bise et la neige. Quelques-uns s'affalent épisés par terre. [...] Des soins ? Oui, excellents si on a la chance à la visite d'être envoyé au Revier, rêve de tous les détenus. Pour mon bonheur, le médecin, Allemand politique, après avoir tâté sans douceur les deux œufs de pigeon qui mûrisseient sous mon bras, m'y envoie. Avant de pénétrer dans la chambre, quelques instants délicieux. Je suis déshabillé et baigné dans une vraie baignoire avec de l'eau chaude. Dans la chambre 8, c'est un médecin français qui commande ; l'infirmier est russe. Ici c'est un changement cent pour cent avec le reste du camp. Tout est propre, chacun a un lit de bois, un drap, un oreiller et un couvre-pieds. Nous sommes une vingtaine. Beaucoup d'Italiens. [...] La nourriture, on ne sait plus qu'en faire ici. [...] Le matin, je me réveille naturellement, pour la première fois depuis longtemps. Tout est calme. [...] Ici on est bien soigné, dorloté même, et demain on vous rejettéra avec la même indifférence dans la vie infernale du KL [...].

André Sellier, Histoire du camp de Dora, La Découverte, Paris, 1998, p. 87.

André Sellier, résistant, arrêté en août 1943, déporté à Buchenwald en décembre 1943, matricule 39570, transféré à Dora en février 1944, à Ravensbrück en avril 1945.

Document n° 8 (Témoignage)

Je suis transféré au Block 3 pour y subir des « auto-hémoinjections ». On préleve du sang dans le bras pour l'injecter

dans la fesse. Le sang, supposé malade, sert de vaccin. On « s'auto-vaccine ». Ce qui ne me fait pas grand-chose. Mon cas s'aggrave ; mes camarades n'y peuvent rien. Je suis transféré au Block 8, réservé aux contagieux, aux érysipèles. C'est encore pire que ce que j'ai vu jusqu'ici. Un grouillement de cicatrices purulentes, de pansements de papier, de corps à même le sol, de lits surchargés ; partout, les malades sont à trois par lit [...]. J'entre et je dois enjamber quelques corps pour atteindre le « réduit » du chef de block, un Polonais, grand, fort, solide. Je me présente. Il parle un français correct et semble heureux de le faire. Geste sans doute de grandeur, il va déloger, du troisième étage du lit le plus près de la porte, un pauvre garçon qui tombe sur le sol pour se traîner vers ceux qui couchent par terre.

« Ton lit ! »

Je grimpe sans beaucoup de force et me retrouve le troisième larron, ma tête près du jour et de la porte ouverte, la tête de mon compagnon sur la gauche et les deux pieds du troisième occupant, dont j'ignore le visage, sous le nez.

Le soir, c'est la course aux toilettes, les « aborts ». Là encore, il faut enjamber les corps. Comme on ne leur ferme pas les yeux, on ne sait pas qui est mort et qui est encore vivant. On entend parfois le bruit caractéristique d'un mort qui tombe du lit d'où ses voisins l'ont rapidement exclu laissant apparaître – et sentir – ses vomissements, ses déjections, vaguement nettoyées dans un papier à pansements. [...]

Des soins, aucun ! Si, un peu de pommade noire. Je sombre dans un demi-sommeil pendant plusieurs jours. C'est peut-être ça, mourir tranquille ?

Bob Sheppard, Missions secrètes et déportation 1939-1945. Les roses de Picardie, Heimdal, Bayeux, 1998, pp. 376-377.

Robert dit Bob Sheppard, agent britannique du réseau Buckmaster, est arrêté en France, dans les Pyrénées Atlantiques, en février 1943, alors qu'il s'apprête à regagner l'Angleterre après une mission. Incarcéré à Perpignan puis à Fresnes, il est déporté au camp de Saarbrück-Neue Bremme, puis à Mauthausen en septembre 1943, transféré ensuite au camp de Natzweiler-Struthof en mai 1944, puis à celui de Dachau en septembre 1944, où il est libéré fin avril 1945.

Il est recommandé de comparer les documents 7, 8 et 9.

Document n° 9 (Témoignage) Melk annexe de Mauthausen

Coïncidence ou phénomène de cause à effet ? Il a fallu attendre l'installation du Revier (infirmerie) pour qu'il fût nécessaire de construire le crématoire*. On y entrait par la porte, on en ressortait par une autre pour s'évaporer à l'air libre. Les médecins amis l'avaient compris les premiers, qui se débrouillaient pour faire sortir des médicaments afin d'éviter autant que possible des entrées qui se transformaient la plupart du temps en sorties définitives impalpables.

Jean-Claude Dumoulin, Du côté des vainqueurs (au crépuscule des crématoires), Tirésias, Paris, 1999, p. 42.

Jean-Claude Dumoulin, né en 1923, entre dans la résistance en 1940 (dans l'Organisation Secrète ou OS, puis dans l'Armée secrète ou AS) est arrêté et envoyé à Compiègne en avril 1944, déporté à Mauthausen également en avril 1944, matricule 6257, affecté au Kommando de Melk, puis d'Ebensée. À son retour de déportation, il devient journaliste de politique étrangère.

Document n° 10



Lavis de Maurice de la Pintière réalisé en 1945.
Légende: Courbés sous le poids de leur fardeau puant.

Texte accompagnant le dessin: « Ce kommando, appelé le "kommando de la merde", (ou Scheisskommando) était réservé, en général, à ceux qui avaient essayé de s'évader et que l'on pouvait reconnaître par un rond de tissu rouge sur fond blanc cousu sur l'habit de bagnard. L'engraïs en question était destiné en principe à fumer le jardin SS. »

Maurice de la Pintière, né le 6 juillet 1920, en Vendée, résistant, arrêté en 1943, interné à Bordeaux au Fort du Hâ, est envoyé à Compiègne en octobre 1943 puis déporté à Buchenwald, en novembre 1943 et de là au camp de Dora. Transféré au printemps 1945 au camp de Bergen-Belsen, il y est libéré le 15 avril 1945.

Document n° 11 (Témoignage)

Après cette longue quarantaine, on nous ordonna un beau matin de partir avec toutes nos affaires. [...] L'après-midi on nous fit rassembler [...]. Nous nous doutions déjà depuis un certain temps qu'il s'agissait de nous faire passer dans le Lager B, le camp de travail, et qu'on allait nous affecter à différents genres d'occupations. Il y avait là une grande question de chance, car certains Kommandos étaient moins durs que d'autres. Parmi les plus durs, on pouvait citer l'Aussenkommando* (Kommando travaillant aux champs) dont tout le monde avait la hantise, et dont on disait qu'on n'y faisait pas long feu. Il y avait aussi la Weberei, ou atelier de tissage : on y travaillait dans des tour-

billons de poussière ; mais au moins était-on assise et abritée par un toit. D'être à « l'Union » était déjà beaucoup mieux ; seulement pouvait-on accepter de travailler dans une usine d'armement ? Enfin, le rêve c'était le Canada*. Il s'agissait de décharger les wagons ayant amené des malheureux qu'on avait sommés de tout abandonner ; ainsi pour peu que l'on eût la main habituée à « l'organisation* », on pouvait ramener le soir, à condition d'en bourrer ses ourlets et doublures, des trésors tels que bijoux, vêtements, nourriture, servant eux-mêmes de monnaie d'échange. [...]

Il y avait, à Birkenau, deux équipes travaillant au Canada*, une de jour et une de nuit. C'était évidemment merveilleux de pouvoir y accéder, mais en général après quinze jours, un mois au plus, on était chassé sans pitié et remplacé par d'autres.

Il y avait également d'autres emplois intéressants, comme celui de travailler aux cuisines ; l'intérêt de la chose se voit immédiatement. Mais il existait aussi le Scheiss-Kommmando, [...] Dans ce Kommando on transportait les ordures ménagères et humaines d'un point à l'autre du camp dans de petites brouettes [...], débordant elles laissaient une traînée infecte derrière elles et éclaboussaient les malheureuses chargées de les conduire. Puis le soir [...] elles venaient se coucher contre leurs compagnes de nuit, lesquelles ne pouvant supporter une pareille odeur rejetaient hors de la coïa la pauvre femme... [...]

En revanche, une bonne planque était d'être infirmière au Revier. Mais les mieux partagées étaient les femmes médecins, qui au bout de quelques semaines étaient généralement autorisées à exercer leur profession. [...]

Un Waffen-SS* puis deux ou trois kapos passèrent devant chacune de nous pour choisir les femmes les plus fortes ou les jeunes filles les plus belles et les affecter au Canada. [...] On prit ensuite quelques personnes pour « l'Union », puis différents emplois dont aucun n'était parmi les plus pénibles. Il restait finalement environ trois cents personnes qui furent divisées en deux groupes, l'un affecté à la Weberei, l'autre à l'Aussenkommando*. C'est dans ce dernier que nous échouâmes, maman et moi. »

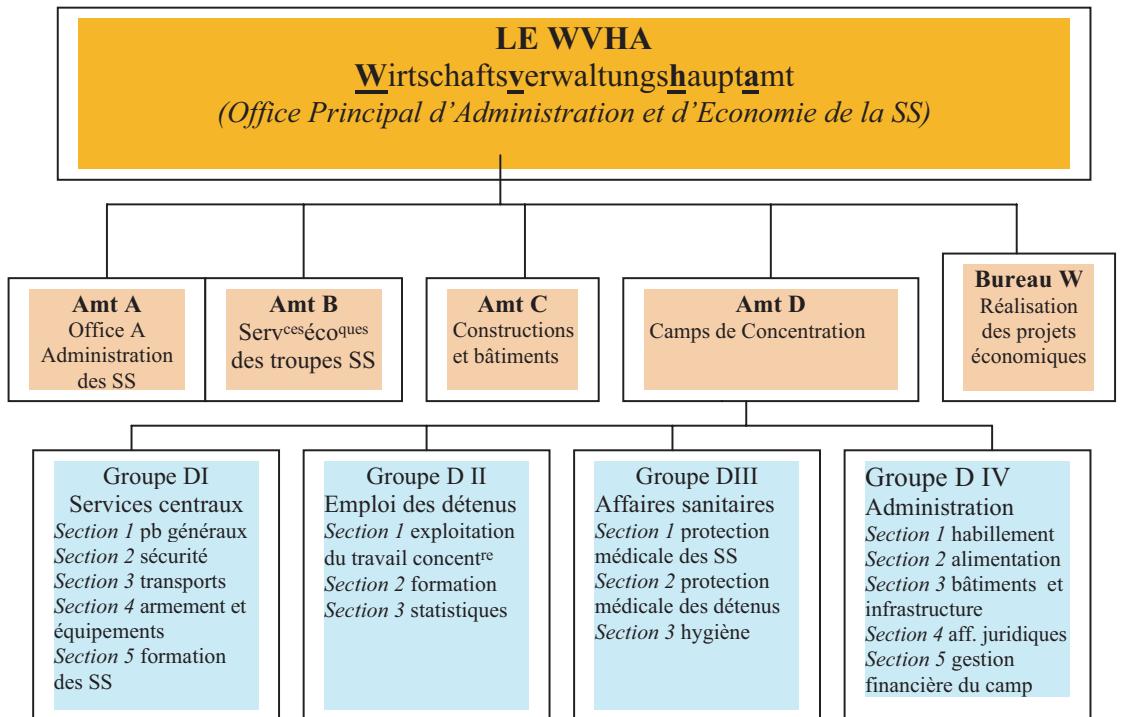
Nadine Heftler, *Si tu t'en sors... Auschwitz 1944-1945*, La Découverte-témoins, Paris, 1992, pp. 50-55.

Nadine Heftler, née en 1928, est arrêtée avec ses parents à Lyon par la Gestapo en mai 1944. Elle et ses parents, identifiés comme juifs, après un passage à la prison de Montluc, sont envoyés à Drancy et déportés à Auschwitz-Birkenau par le convoi n° 75 du 30 mai 1944, arrivé le 2 juin. Elle reçoit le matricule A7128. Elle est évacuée d'Auschwitz au cours d'une première marche de la mort qui la conduit à Ravensbrück en janvier 1945. Seule rescapée de sa famille, elle est finalement libérée en mai 1945 au cours d'une autre marche d'évacuation qui conduisit son détachement en zone d'action américaine. Elle devient médecin, profession qu'elle exerce jusqu'à sa retraite.

Usine Siemens

Tours qui tournent, roues qui roulent,
Et toujours ce bruit de houle
Que coupe l'éclair des sifflets
Feu sourd qui court et qui couve,
Feu sans flamme et sans reflet,
Manivelle aux bras égaux,
Fer qui soude, vis qui vibrent,
Presse qui sans cesse foule
Le noir en ses longs tuyaux

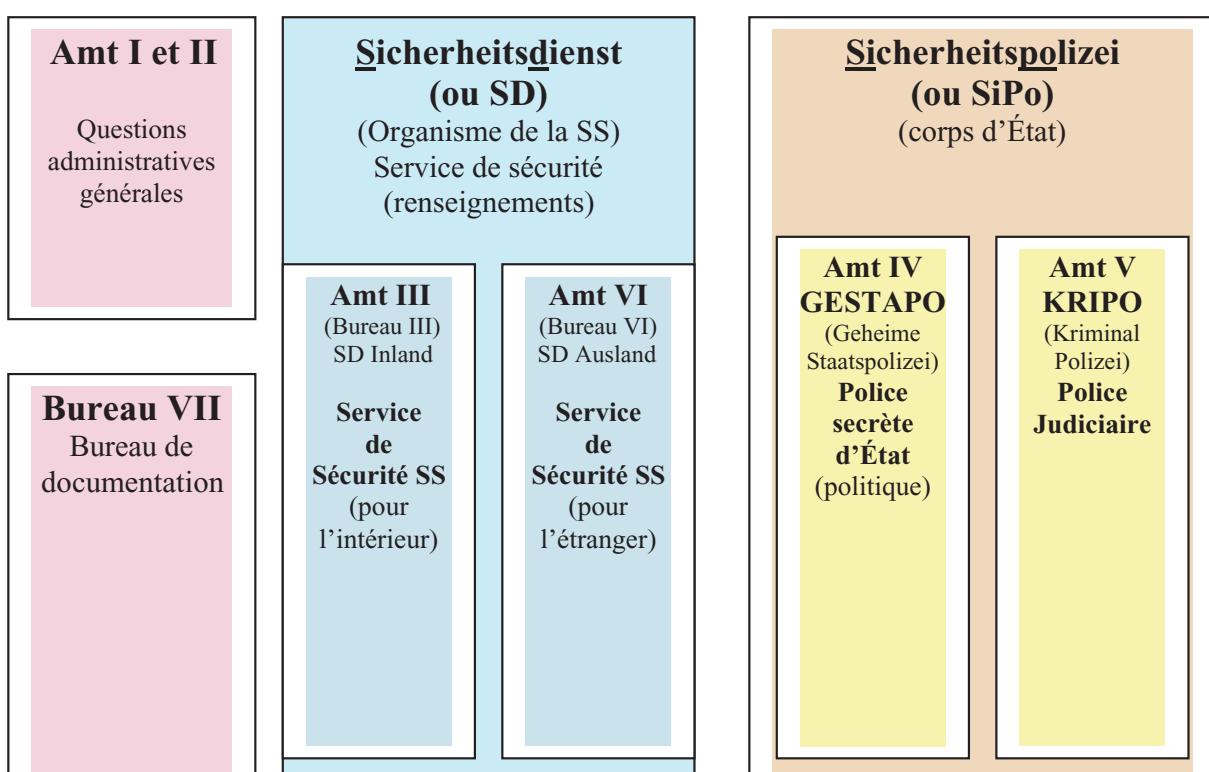
Clairouin Denise
Déportée à Ravensbrück,
transférée à Mauthausen
où elle meurt le 11 mars 1945



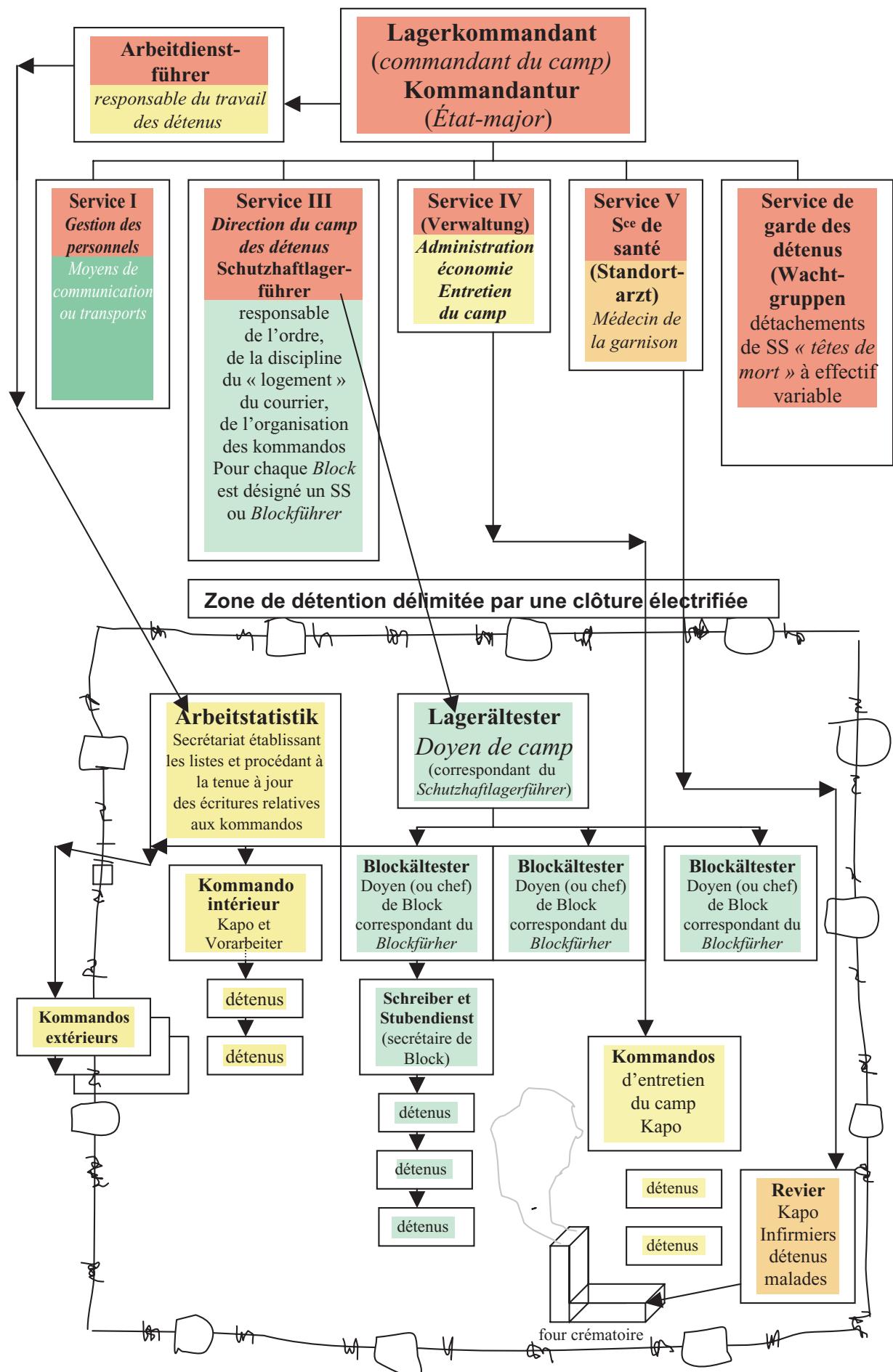
Nota de 1934 à 1942, c'est l'Inspection des camps de concentration (IKL) qui assure la gestion depuis Oranienburg Sachsenhausen.

En février 1942 l'IKL est intégrée au WVHA dont elle devient l'office D dans le but d'exploiter au mieux la main-d'œuvre pour l'effort de guerre.

LE RSHA
Reichssicherheitshauptamt
(Office principal de sécurité du Reich)



Organisation fonctionnelle de la hiérarchie d'un camp de concentration



CAHIER MÉTHODOLOGIQUE N° 2

Le travail dans ses aspects répressif (punitif), rééducatif (conditionnement des esprits), éliminateur ou inversement dans certains cas, protecteur

ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES

À partir de l'exploitation de documents ou de témoignages recueillis, sur un camp ou un Kommando:

- A) Rechercher comment le travail a été utilisé comme moyen de conditionnement des esprits ;
- B) Rechercher les différences entre les prescriptions « théoriques » du règlement et l'application qu'en font SS et Kapos*.
- C) Travaux « utiles » et « travaux inutiles » : ces sortes de travaux ont été imposés aux détenus. Trouver des exemples, comparer et tirer les conclusions de telles observations.
- D) Rechercher ce qu'étaient les Kommandos disciplinaires, les Strafkompagnien dans différents camps de concentration, préciser leur fonctionnement, leur but et leurs différences éventuelles.
- E) Rechercher comment le travail a pu servir d'instrument délibéré de crime pour se débarrasser de nombreux détenus.
- F) Étudier comment, à l'inverse, le travail a permis à certains détenus, juifs ou non, d'échapper à la mort.

Avertissement: Les documents présentés ne constituent qu'une base de départ et une initiation. Ils n'épuisent pas le sujet et ne sont pas destinés à être copiés dans les travaux collectifs. Rechercher d'autres sources reste donc indispensable.

Document n° 1

Extraits du règlement du camp d'Esterwegen
(Période dite « allemande » où les camps ont une double vocation, de redressement et de répression)

1. Le but

Chaque prisonnier en détention de protection a la liberté de réfléchir sur le motif pour lequel il est venu au camp de concentration. Ici, l'occasion lui est offerte de changer de sentiments intimes à l'égard du peuple et de la patrie et de se dévouer à la communauté populaire sur la base national-socialiste, ou bien s'il y attache plus de prix, de mourir pour la sale Deuxième ou Troisième Internationale¹ juive d'un Marx ou d'un Lénine.

[...]

8. Obligation au travail

Les prisonniers, sans exception, sont astreints au travail physique. La condition, la profession et la naissance ne sont pas prises en considération. Celui qui refuse le travail, qui s'y soustrait, ou qui, pour ne rien faire, invoque de prétextes infirmes ou malades, est considéré comme non amendable. Il sera puni. La durée du travail est déterminée dans tout le camp exclusivement par le commandant [...]. Selon les nécessités du camp, le travail peut être exigé, avec l'autorisation du commandant, à toute heure en dehors des heures déterminées, et les dimanches et jours de fête.

[...]

23. Les révoltés

Sera considéré comme révolté celui qui attaquera ou raillera une sentinelle ou un membre des SS, qui refusera l'obéissance

ou le travail, qui incitera d'autres aux mêmes actes, qui quittera une colonne en marche ou un lieu de travail sans ordre ou permission, qui, pendant la marche ou le travail, hurlera, crierai, ameutera ses coprisonniers...

[...]

26. Les non amendables

Sera considéré comme non amendable celui qui se soustraira au travail qui, sans raison ou sans permission, ne prendra pas part aux appels de distribution du travail, aux appels du camp, qui se portera malade sans raison valable auprès du médecin ou du dentiste, qui ne partira au travail, qui invoquera des infirmités physiques, se conduira d'une façon lente et paresseuse...

**signé de T. Eicke,
pour l'Inspection des Camps
de Concentration
(01/08/1934)**

Document n° 2 (Témoignage)

La nature du travail que les prisonniers devaient effectuer était un autre facteur de régression vers l'enfance. Les nouveaux prisonniers, en particulier, devaient accomplir des tâches particulièrement absurdes, comme transporter de lourdes pierres d'un endroit à l'autre pour les ramener ensuite à leur point de départ. Ou alors on les obligeait à creuser des trous les mains nues, bien que des outils fussent disponibles. Ils souffraient de cette activité dénuée de sens, même si cela aurait dû leur être indifférent. Ils se sentaient avilis d'être contraints à des activités puériles ou stupides, et préféraient souvent un travail plus dur s'il produisait quelque chose qui pouvait être qualifié d'utile. Ils se sentaient plus humiliés encore lorsqu'on les

1. Le règlement fait ici référence aux organisations issues du mouvement ouvrier dans lesquelles se reconnaissent alors les socialistes et les communistes des divers pays.

attelait à de lourds wagons et qu'on les obligeait à galoper comme des chevaux.

De même, beaucoup de prisonniers détestaient chanter des chansons de marche sur ordre des SS, plus qu'ils ne redoutaient d'être battus.

Les SS assignaient fréquemment des tâches plus raisonnables aux « anciens ». Cela montre que les activités absurdes infligées aux autres faisaient partie d'une entreprise délibérée pour accélérer leur transformation d'adultes, conscients de leur dignité, en enfants dociles. Il n'y a pas de doute que ces travaux, de même que les mauvais traitements, contribuaient à la désintégration de leur amour-propre et ne leur permettaient plus de se voir eux-mêmes ou les autres comme des personnes pleinement adultes.

Bruno Bettelheim, *Le cœur conscient*, Robert Laffont, Paris, 1972, pp. 185-186.

Psychologue et psychiatre, Bruno Bettelheim, Juif allemand, est interné un an à Dachau puis à Buchenwald. Finalement libéré, il réussit à gagner les États-Unis en 1939 et rédige une étude qu'Eisenhower fera lire à tous ses cadres, « comportement individuel et comportement de masse en situations extrêmes ». En 1944, il prend la tête de l'Institut Sonia Shankman de l'université de Chicago.

Willy Langhoff, né en 1901, acteur et metteur en scène au Théâtre de Düsseldorf, est l'un des premiers internés. Arrêté au lendemain de l'incendie du Reichstag, en février 1933, il est incarcéré dans une prison puis envoyé au camp de Börgermoor, l'un des premiers camps ouverts en 1933, dans la région marécageuse de Papenburg (près de la frontière nord ouest) où a été composé le *Chant des Marais*.

Document n° 4 (Témoignage) Kommando disciplinaire

Appelé aussi Straffkommando, cette section de 30 hommes ne contenait que des punis, et était chargée de toutes les tâches les plus lourdes ou les plus difficiles, en particulier de transporter des éléments d'avion M.E. 109 d'un atelier à un autre, sans autre moyen de transport que les bras de ces condamnés à la mort plus ou moins brève. En principe, compte tenu des conditions atmosphériques du mois de février 1945, la neige et le froid – 30°, des coups du Kapo* qui opérait avec un manche de pioche incassable, les camarades tombaient les uns après les autres et étaient achevés au sol. Le Kapo qui était du block V était un fou démoniaque, dès qu'il avait donné un ordre, le bâton tombait sur les têtes et sur les dos, que l'ordre soit exécuté ou pas. Est-ce que c'était parce qu'il me connaissait ? Il ne me toucha jamais !

Nous étions chargés de pièces de dimensions diverses, comme des baudets, quelquefois nous étions plusieurs pour porter des éléments d'avions trop lourds tels que des ailes ou des carlingues d'avion, mais où nous souffrîmes le plus ce fut pour transporter des échafaudages sur lesquels on construisait la carlingue des M.E. 109, ces bâtis pesaient plus de deux tonnes, et il fallut les déplacer de plus de 500 m du bâtiment Delta à un autre atelier. Le sol était verglacé et il tombait une pluie froide qui se gelait au sol, nous patinions sous ces maudites ferrailles et les coups de manche de pioche du « Fou » nous tombaient dessus (je ne voyais pas autrement l'enfer de Dante). Des crânes fendus, le sang giclait ; c'est un SS qui passait qui arrêta le « Fou » et qui nous fit prendre quelques repos, toujours sous la pluie. Dès ce moment je me mis à tousser et je fus, comme il fut constaté médicalement par la suite, atteint de tuberculose, avec trois cavernes aux poumons. Je l'ignorais bien sûr, mais arrivant à la fin du mois fatidique, je ne donnais vraiment plus cher de ma peau... Mais comme dans un roman, tout cela s'arrangea le soir même, après vingt-cinq jours de Straffkommando. Car, le soir, je continuais à donner mes cours de français à mon camarade allemand prénommé Willy et le secours vint de son côté.

En effet, me trouvant une mine de déterré car j'étais très fatigué, il me dit :

– Tu as une drôle de tête ce soir, tu es malade ?

Je lui répondis :

– Non je ne suis pas malade, mais je suis au Straffkommando depuis vingt-cinq jours et je suis très fatigué.

– Tu es fou, je t'avais dit de me prévenir quand tu aurais un problème. Attends-moi, dans un quart d'heure je suis là. Je vais voir ce que je peux faire.

Le temps pour lui d'aller jusqu'au block I (Administration du Camp) et de revenir au block V, il me tendit un bulletin de mutation intérieure et me dit :

– Demain tu te présenteras au Kommando Altenhamer, c'est un bon Kommando, tu verras.

Pierre Beuvelet, *Soixante années ont passé !... Un quart de siècle... Une tranche de vie ! Tome II, La Drôle de Guerre – Réseau Brutus – Prison Saint Michel – Auschwitz – Buchenwald – Flossenbürg, Guerre 1939-1945*, Nice, mars 1989.

Document n° 3 (Témoignage)

Le matin, à six heures et demie, nous défilons en colonne par quatre devant le hangar aux outils et on nous remet les bêches... « Gare à celui qui brisera une bêche ! On lui cassera les morceaux sur la tête ! »... Par groupes espacés de trente à cinquante mètres, nous nous mettons à éventrer la lande. Tout d'abord, il nous faut creuser un fossé large de 1 m. 10 et profond de 80 cm à 1 m 30 [...]. Les bêches sont neuves et n'ont pas été aiguisées. Nous avons beaucoup de mal à les enfoncer dans l'enchevêtrement de racines que constitue le sol de la lande[...]. Les SS entourent en une longue chaîne tout le champ. Ils ne nous quittent pas des yeux et ne cessent de nous bousculer... La pièce de terre que nous avons à bêcher a environ dix-sept à vingt arpents¹ [...]. Le travail se poursuit jusqu'à six heures. Le soir, j'ai des mains pleines d'ampoules. Les muscles me font mal. Chaque pas que je fais est une souffrance [...]. Telle est notre existence quotidienne. Nous peinons des semaines, à cinq ou six cents, sur un morceau de terre dont on viendrait à bout avec deux charrues à vapeur. Ils appellent cela du « travail productif » ! Nous l'appelons du « travail d'esclaves », du « travail de serfs corvéables ». Les instructeurs disent que ce sol marécageux ne sera bon que dans dix ou quinze ans [...]. Le vent coupant, qui souffle de la mer, pénètre à travers nos vêtements comme des pointes de couteaux et rend le marais gelé dur comme du roc... Nous travaillons pendant des mois dans le marais. Souvent, nous nous enfonçons jusqu'aux genoux dans la vase... ajoutez à cela les harcèlements perpétuels, les insultes, le sentiment humiliant de n'être plus des hommes mais des espèces de bêtes qu'on mène en troupeau, qu'on parque dans dix longues écuries, qu'on pourvoit d'un numéro et que leurs gardiens pourchassent et frappent selon leur bon plaisir. Nous nous faisons l'effet d'être, intérieurement, sales et souillés comme nos mains et nos vêtements le sont du travail dans le marais.

Extrait du témoignage de Willy Langhoff, *Soldats des Marais*, écrit et publié en Suisse puis en France, Plon, 1935.

¹ Environ 200 m × 400 m.

Document n° 5 (Témoignage)

Un des pires exploits a lieu le dimanche de Pâques 1944, qui doit être, en principe, un jour de repos. L'appel du matin se termine et déjà nous laissons nos pensées divaguer quand, après l'ordre général de dispersion, un second commandement nous fige. Le Baukommando doit rester sur place. [...] Nous sortons du camp et marchons dans la campagne. Nos gardiens semblent calmes. [...] Au début, tout va à peu près bien. Calmement, les Vorarbeiter* indiquent le travail: prendre un pavé à tour de rôle et, à la queue leu-leu, aller le déposer deux cents mètres plus loin, revenir et recommencer. Pendant que les deux files à sens unique s'allongent entre l'ancien et le nouveau tas, les SS prennent position tout autour, mais nous n'y attachons guère d'importance. La première heure se passe presque sans anicroche. Les Vorarbeiter se contentent d'activer un peu ceux qui choisissent les pavés les moins lourds. Tout à coup, le chef des SS appelle le responsable des Vorarbeiter, qui s'adresse à son tour à ses gardes-chiourme. Il faut aller plus vite, plus vite! Les hurlements bien connus commencent à retentir, ponctués de bousculades, puis de coups.

Quelques SS viennent à la rescoussse, manient la crosse. Un détenu tombe, c'est la curée: il est frappé à mort. Les gummis* jaillissent et font courir ceux qui ne le voudraient pas. Deux Vorarbeiter campent devant le premier tas de pavés et obligent chaque détenu à en prendre maintenant un sous chaque bras. Un pavé est déjà éreintant à porter sur deux cents mètres pour des êtres sous-alimentés, épuisés par la fatigue et la terreur, souvent malades, mais deux pavés c'est très difficile et bientôt dans la colonne oscillante se manifestent les premiers abandons. Les coups redoublent. Les SS et leurs auxiliaires s'en donnent à cœur joie. Chacun d'eux veut avoir sa part. Quand un SS en a assez, un autre prend sa place. Malheur à ceux qui n'ont plus la force de porter leurs deux pavés, qui ne peuvent plus suivre la cadence de cette ronde infernale:

Combien de victimes tombent au cours de cette journée? [...] Au retour, tout est morne. Ceux qui en ont encore la force soutiennent les plus faibles. [...] Certains s'interrogent quand même: pourquoi cela? Nous ne le saurons jamais. Moins qu'une corvée ou une punition, il est vraisemblable qu'il faut en chercher la raison dans l'imagination démoniaque de nos tortionnaires, désireux en ce jour de fête de s'offrir une distraction à nos dépens.

SACHSO au cœur du système concentrationnaire nazi (extraits) par l'Amicale d'Oranienburg Sachsenhausen, Plon, Minuit, Coll. Terre humaine, Paris, 1982, pp. 181-182.

Document n° 6 (Témoignage)

– Tu sais où nous nous trouvons?
 – Je sais que je suis entre les mains de mes ennemis.
 – Nous sommes dans un camp de destruction. Un camp nazi. Un camp où l'on tue les hommes quand ils ne meurent pas assez vite. Le régime alimentaire et les conditions de travail sont calculés de telle façon qu'un homme qui entre ici en pleine force ne puisse pas y vivre plus de six mois. Ceux qu'on élimine sont en premier lieu les Juifs et les communistes. Dans les carrières que nous verrons peut-être, on a précipité des Juifs par milliers du haut des rochers immenses qui surplombent les fouilles. Quelquefois, on les oblige à rester au moment des explosions et des grappes humaines sont projetées, déchiquetées au milieu des éboulements de granit.

Les SS font la chasse à l'homme. Certains jours, les sentinelles, pour se distraire, font des paris à savoir qui, dans sa journée, abattra la plus grande quantité de « gibier humain ». Depuis trois ans, 45 000 immatriculés sont déjà passés par les fours crématoires, sans parler de ceux qui, gazés dès leur arrivée, n'ont jamais figuré sur les listes du camp. Il paraît que depuis Stalingrad on tue moins qu'auparavant, mais il ne faut pas espérer sortir vivant de ce bagne. L'homme qui me parle est un antifasciste allemand que j'ai connu à Paris avant-guerre. Cet homme a vu tuer des milliers d'hommes.

Jean Laffitte, *Ceux qui vivent*, Paris, les Éditeurs français réunis, 1958, pp. 123-124.

Jean Laffitte, né en 1910, résistant, est arrêté en mai 1942 et incarcéré à La Santé, à Fresnes puis au fort de Romainville (1943), déporté dans la région de Trèves en tant que NN*, puis à Mauthausen (mars 1943), transféré au Kommando d'Ebensee en mars 1944, où il est libéré par les Américains le 6 mai 1945.

Document n° 7 (Témoignage)

Des transports arrivent sans cesse en renfort pour combler les vides qui se creusent. Ils viennent de Mauthausen, de Steyer, de Gusen I, de Melk ou d'autres Kommandos dépendant de Mauthausen.

Plus tard, ce seront ceux que l'avance russe chasse devant elle. Comparativement à nous, ils sont dans un excellent état physique. Nous leur trouvons un air de santé qui a, depuis longtemps, disparu dans notre camp.

Ils sont frappés de notre état de maigreur. Nous devons les mettre en garde contre les rigueurs de la vie du camp dont ils ne semblent pas percevoir toutes les menaces.

Nous les revoyons au bout d'une semaine, de quinze jours. Ils sont marqués. Beaucoup sont morts, déjà. En peu de temps, l'usine souterraine les a broyés. Les bourreaux du camp ont fait le reste.

Bernard-Aldebert, *Chemin de croix en 50 stations*, Arthème Fayard, 1946, p. 104.

Bernard-Aldebert, dessinateur humoristique, résistant, est arrêté en novembre 1943, emprisonné à Montluçon, transféré à Compiègne en décembre 1943, déporté à Buchenwald en janvier 1944 (matricule 42008), puis à Mauthausen en février 1944 (matricule 53628), envoyé ensuite au camp annexe de Gusen en avril, puis à celui de Gusen II.

Le dessin de B. Aldebert ci-dessous représente le travail de percement du tunnel de Gusen II.

